

Sacrifice



« Ni la mort ni le soleil, dit La Rochefoucauld, ne se peuvent regarder en face. » À plus forte raison s'il s'agit d'une vie fauchée dans sa fleur, quand l'impression de tragique, c'est-à-dire d'absurde et de gaspillage, est la plus forte. L'euphémisation habituelle, qui nous fait dire d'un disparu : « Il s'en est allé », ou : « Il nous a quittés » – ce qui est exactement en latin le sens du mot « décédé » (*decessit vita* : il s'est éloigné de la vie) –, s'augmente dans le cas d'un mort à la guerre d'une rhétorique flatteuse : au moins que cette mort n'ait pas été inutile, qu'elle ait servi à quelque chose. Ici, c'est la Patrie, ou la France. C'est pour elle qu'on est mort.

Au fond, cette structure (nécessité d'un « mourir pour... ») est essentiellement religieuse. Il suffit de songer aux paroles du Credo, qui formellement sont les mêmes : « *Pour nous* les hommes et pour notre salut il est descendu des cieux – Crucifié *pour nous* sous Ponce Pilate, etc. » L'école laïque l'a enseignée avec dévotion à des générations d'élèves, sans songer que l'autre école, la cléricale, dont elle se croyait l'ennemie, l'enseignait aussi, en portant aux nues, dans un autre contexte, la positivité du sacrifice. Il y a donc une [version laïque du sacrifice religieux](#), une religion séculière ou laïcisée, qui a relayé la première, en euphémisant le sang

versé : simplement, la Patrie a remplacé Dieu. Dans les classes on a fait réciter Corneille : « Mourir pour sa patrie est un si digne sort / Qu'on briguerait en foule une si belle mort. » Ou Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie / Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie. » C'est de ces « Morts pour la Patrie » que sont remplis tous nos Monuments aux morts, qui souvent d'ailleurs font face dans nos villages à l'école communale elle-même : comme si pour aller de l'une à l'autre il suffisait de traverser la rue, ou la route. Et sur leurs pierres tombales on lit d'abord leur nom, puis leur prénom, exactement comme quand l'instituteur les nommait quand il faisait l'appel. Tels sont ces « morts glorieux » surmontant le « Poilu » de mon village natal (photo ci-contre), qui faisaient penser l'enfant que j'étais aux autres morts, à ceux qui n'étaient pas glorieux, et à l'égard desquels je voyais une grande injustice.



L'euphémisation sociale transforme ainsi le champ d'horreur en champ d'honneur, et la mort odieuse et mort glorieuse. De même qu'Agamemnon, le Roi des Rois, couvrit son visage d'un voile pour ne pas voir sacrifiée sa fille Iphigénie, de même le voilement de la rhétorique

dissimule la boucherie en la qualifiant, comme dans *Candide* de Voltaire, d'« héroïque ». Cet oxymore est-il charitable, ou hypocrite ? Ces voiles et ces manteaux (je pense à celui dont les fils de Noé voilèrent la nudité de leur père, en Genèse 9/23), qui osera les arracher, littéralement les *démanteler* ? Afféteries rhétoriques : « Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent ! » Et imposture du voilement : le voile ment.

On ne dira jamais assez que la théologie sacrificielle chrétienne perdure chez certains écrivains qui se disent ou se croient athées. Je pense à Aragon, évoquant le sang versé par les résistants fusillés pensant la dernière guerre, dans *La rose et le réséda* : « Il coule, coule et se mêle / À la terre qu'il aima / Pour qu'à la saison nouvelle / Mûrisse un raisin muscat... » Autrement dit, le sacrifice de vies innocentes, objectivement gaspillées, devient positif, car telle une « divine » vendange, il permettra la récolte à venir. Pareillement d'Aubigné disait au XVI^e siècle à propos des martyrs protestants : « Les centres des brûlés sont précieuse graine ».

C'est exactement le thème chrétien de la *Felix culpa* : *Felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem* ! – « Bienheureuse faute, qui nous a valu un si grand Rédempteur ! » Selon ces paroles de saint Augustin cette « heureuse faute » est le péché originel, qui a mérité aux hommes la gloire d'être rachetés par le Fils de Dieu. Mais l'idée est déjà chez Paul, dans l'épître aux Romains : « Or, la loi est intervenue pour que l'offense abondât, mais là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » (5/20) En somme, par un renversement totalement paradoxal, le mal objectif se tourne en bien, grâce à la Rédemption qu'il a permise.

Benjamin Péret, dans *Le Déshonneur des poètes* (1945), répondant à la plaquette d'Eluard, *L'honneur des poètes* (1943), montre bien la structure religieuse de toute cette poésie de la résistance, qui présente les mêmes caractéristiques : forme litanique, dolorisme sous-jacent, hagiographie et martyrologe. Tendance à l'abstraction aussi : dans *Liberté* d'Eluard, de quelle liberté précisément s'agit-il ? Celle du prisonnier cherchant à s'enfuir, du patron écrasant son ouvrier, du bourreau frappant sa victime, etc. ? On fait réciter dans les classes ce poème avec émotion. Mais de même que les larmes brouillent le regard, pareillement l'émotion rend toutes choses floues, tue la réflexion, et on oublie les drames et les gaspillages réels derrière les cantiques, même les plus beaux : et que dire de cette beauté même, sinon qu'elle est ici plutôt une circonstance aggravante ?

Je pense en effet souvent à l'hypothèse paradoxale, mais qui me semble de plus en plus plausible, qu'il peut y avoir une barbarie de l'art, et d'autant plus dangereuse que l'art est à son plus haut niveau. *La Traviata* par exemple euphémise le sacrifice de Violetta de façon totalement obscène. Tel est aussi tout l'opéra du XIX^e siècle, qui met à mort une femme dans la beauté du chant (*Carmen* exceptée) : Brecht parlait bien à propos de la *catharsis* d'un « plaisir barbare », parce que dispensant de la distance nécessaire à la réflexion, à l'analyse lucide, à la vraie prise de conscience.

On peut en dire autant, à propos des morts à la guerre, du vers de Péguy dans *Ève* (1913) : « Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! » Certes la métaphore est réussie, et la transposition poétique, admirable ; mais le contenu est-il admissible ? On conseillait au professeur que j'étais, je pense au manuel de Lagarde et Michard, de lire ce poème aux élèves avec émotion et recueillement, surtout en pensant au sacrifice de l'auteur lui-même, mort au front dès les premiers jours de la guerre de 1914-1918. Mais peut-on euphémiser ainsi et pourquoi pas vanter ce qui révolte à la fois la sensibilité et la raison ? Un beau vers excuse-t-il tout ?

En christianisme, suivant la nature qu'on donne à Jésus, humaine ou divine, on voit en lui, pour reprendre le terme de la première lettre de Jean (2/2 et 4/10), une « victime expiatoire » (grec : *hilasmos*), qui peut être soit involontaire, soit au contraire volontaire. Les évangiles synoptiques vont dans le premier sens, et celui de Jean dans le second. Depuis qu'on a affirmé, au concile de Chalcédoine, le dogme de la double nature du Christ, à la fois totalement humaine et totalement divine, on a uni les deux scénarios. C'est ce que montrent les paroles de la Messe

catholique, lors de l'Offertoire : « Au moment d'être livré (scénario 1, humain), et d'entrer volontairement dans sa Passion (scénario 2, divin), etc. »

Mais ces « Morts pour la Patrie », étaient-ils volontaires ? C'étaient des appelés, des conscrits. On n'était pas encore au temps de l'armée de métier. Pour les faire sortir des tranchées, lors de la Grande Guerre, on les enivrait bien souvent : c'est le vin qui servit au divin sacrifice – celui-là offert à Mars. Et on menaçait de mort ceux qui ne se prêtaient pas au jeu sanglant. Me revient à l'esprit le refrain si émouvant de la [chanson de Craonne](#), lors des mutineries de 1917 : « Adieu la vie, adieu l'amour, / Adieu toutes les femmes. / C'est bien fini, c'est pour toujours, / De cette guerre infâme. / C'est à Craonne, sur le plateau, / Qu'on doit laisser sa peau. / Car nous sommes tous condamnés, / C'est nous les sacrifiés ! »

Ces sacrifiés ne voulaient pas du sacrifice. Ils s'étaient pourtant bien battus auparavant. Leur crime n'a été que de ne plus vouloir obéir à un ordre imbécile. Beaucoup ont payé de leur vie cette « désobéissance » : « Fusillés pour l'exemple ! » – comme il se voit aussi dans *Les Sentiers de la gloire*, film de Stanley Kubrick sorti en 1957, dont le titre est manifestement une antiphrase, et où l'on ranime même un blessé pour l'exécuter, ficelé sur son brancard ! Malgré la volonté d'un Premier ministre récent, on n'a pas encore osé réhabiliter les mutins de la Grande Guerre. Si grand est le poids encore du lobby des Anciens combattants, ces amnésiques volontaires ou involontaires !

Cela perdure sans fin. Et toujours comme dit le poète (Aragon) : De la guerre, [tu n'en reviendras pas...](#)

Pour le soldat de métier sans doute, la mort est un risque à courir. L'épigramme de *Servitude et grandeur militaires*, de Vigny, est la devise des gladiateurs romains : *Ave Caesar, morituri te salutant* ! – « Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent ! » Mais *quid* du conscrit, de l'enrôlé de force ? Il n'a rien demandé, pas plus que le simple soldat d'en face. Là est l'hypocrisie de tout le système. La guerre, selon le mot de Paul Valéry, est faite par des gens qui ne se connaissent pas, commandés par des gens qui se connaissent et qui ne la font pas.

Il est extrêmement dangereux d'invoquer ici la notion de [martyre](#). Au bout du compte, c'est comme dit le poète : « La mort, la mort toujours recommencée. » « Martyr c'est pourrir un peu », disait Prévert. N'oublions pas aussi que seuls des vivants prononcent des discours aux morts, par quoi ils se donnent facilement bonne conscience, s'exonèrent de la culpabilité de leur avoir survécu, comme dit Hector dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, de Giraudoux (1935). Je renvoie le lecteur à ce [discours](#) (acte II, scène 5), qui est un modèle certains diront de cynisme démotivant, mais je dirai quant à moi de lucidité et au fond d'humanité. Aussi, dans les discours aux morts, on célèbre les héros en bloc. Mais la mort a l'énorme inconvénient, par l'absolution générale qu'elle permet, d'égaliser dans le mérite tous les humains, aussi bien les crapules que les honnêtes. Comme dit encore Brassens dans sa chanson [Le Temps passé](#) : « On pardonne toujours à ceux qui nous ont offensés / Les morts sont tous de braves types. »

J'ai dans deux précédents articles critiqué l'idée de sacrifice expiatoire qui fonde encore, malgré ce qu'on pourrait en penser, le christianisme majoritaire : [La Trinité barbare](#), (*Goliath Magazine*, n°119 – mars / avril 2008), et : [Porter sa croix ?](#) (*Goliath Magazine*, n° 123, novembre / décembre 2008). D'autres options que celle-là étaient possibles, et cela dès l'origine. Mais c'est celle de Paul, prêchant un Messie crucifié pour le salut des hommes, qui l'a emporté. Faust Socin plaidait encore au XVI^e siècle pour un christianisme sans sacrifice. Que n'a-t-il été suivi ! Mais tant que le christianisme ne verra pas la croix de façon objective, comme l'échec d'une parole qui a été refusée, et y verra au contraire un symbole salvateur, selon la construction mythologique paulinienne, et tant aussi qu'il valorisera le sacrifice comme attitude, avec le dolorisme et le masochisme qui le suivent habituellement, il sera difficile de penser autrement. D'autant que l'émotion dont alors il s'accompagne fait tomber toute raison et tout bon sens, ainsi qu'il se voit chez certains fondamentalismes actuels, qui ne démordent pas de l'orientation initialement choisie : « Songe que Jésus t'a sauvé parce qu'il est mort pour toi ! » Assurément ce mantra, qu'on scande souvent aujourd'hui dans certaines églises à grand renfort de musique et de

rythme pour attirer les jeunes, est fait pour émouvoir, non pour faire réfléchir. À l'inverse exact de ce qui se passe dans les milieux libéraux, on a changé la forme du culte, mais on a gardé l'ancien fond.

Je n'irai peut-être pas jusqu'à appeler de mes vœux l'abandon de la *Marseillaise*, hymne belliqueux, sanguinaire et raciste (« sang impur » !), dont la musique n'est guère faite pour adoucir les mœurs. Mais je pense qu'il faudrait faire au moins justice de l'idée d'un sacrifice guerrier. Il y a eu après la Grande Guerre des Monuments aux morts pacifistes, comportant pour inscriptions : « Guerre à la guerre ! », ou « Maudite soit la guerre ! » On en trouvera facilement les photos sur Internet. Ils ont fait scandale évidemment. Qui admettra qu'on puisse inscrire, à la place de « Morts pour la Patrie », et en se contentant d'effacer certaines lettres : « Morts pour rien » ? Ou encore, selon une analyse brechtienne ou marxiste : « Morts pour enrichir les marchands de canons » ?

Le maréchal Ney, arpentant un jour un champ de bataille, dit à un soldat expirant : « Que voulez-vous ? Vous êtes une victime de la guerre ! » En quoi il préféra la tautologie ou le truisme, qui ne dit que ce qu'on voit, à l'allégorie menteuse, qui toujours regarde ailleurs, dit autre chose que ce qu'on voit (*allo agoreuein* : dire autre chose), et dont ici l'« héroïsation » eût été un exemple. Lui tiendra-t-on rigueur de sa franchise, même brutale ?



Tout près de la petite ville languedocienne où j'habite et dont j'ai tiré ma première photo se trouve un autre Monument aux morts, où sous la traditionnelle expression mi-effacée mais encore lisible : « À ses enfants morts pour la Patrie », on a ajouté à mon avis la seule inscription qui vaille, parce que totalement non sacrificielle : « À la mémoire des victimes de toutes les guerres ». Tous alors sont unis dans une même pensée : militaires et civils, « ennemis » compris. Ce dernier point est remarquable, car le patriotisme tourne bien souvent à la xénophobie, à partir de quoi, l'amnésie aidant, les guerres s'enchaînent indéfiniment les unes aux autres. Félicitations donc au conseil municipal de ce petit village, sur lequel a soufflé à cette occasion, telle une Pentecôte laïque, un bel esprit de sagesse !

Michel Théron



[*Golias Magazine*, n°129, novembre 2009]